

Malte, des mégalithes à nos jours

Malte évoque avant tout l'image traditionnelle d'une île blanche, baignée de soleil, perdue au cœur de la Méditerranée occidentale. Et pourtant aucun pays d'Europe ne peut se targuer d'avoir une histoire aussi longue et aussi dense... Alain Blondy, auteur de nombreux ouvrages sur Malte, nous en explique aujourd'hui les grandes étapes.

Aux époques de glaciation, l'archipel constitua l'extrémité méridionale du continent et vit affluer les animaux qui fuyaient le froid. Avec la remontée des eaux, due au réchauffement général du climat, Malte devint ou redevint une île, prenant ainsi au piège éléphants, tortues, rennes ou cygnes qui, pour de nombreuses raisons, présentaient des signes de nanisme que l'on retrouve dans plusieurs îles de la Méditerranée. Ainsi, la grotte de Ghar Dalam, dans ses strates inférieures, a livré de nombreux témoignages de cette faune ; en effet, passant perpendiculairement sous la vallée du wied Dalam, elle aspira, en un siphon puissant, tous les ossements déposés au fond du lit, lorsque l'érosion en fit s'effondrer la voûte.

Une terre d'accueil dès l'époque mégalithique

Pendant plusieurs milliers d'années, Malte vécut dans l'isolement le plus complet, subissant l'évolution climatique qui réchauffait le bassin méditerranéen. Archipel calcaire, les îles maltaises prirent alors les caractéristiques de tout relief karstique : vastes plateaux dénudés par l'érosion, échancrés par de courtes calanques qui forment autant de ports abrités.

Lorsque l'homme fut capable de naviguer et de transporter sa famille et ses biens, l'isolement de l'île fut soudainement rompu. Ce fut au Ve millénaire avant J.-C. qu'un groupe humain débarqua à Malte. Ces hommes furent assez nombreux pour s'installer dans plusieurs sites naturels – Ghar Dalam à Malte et Ghar Ilma à Gozo – voire édifier des villages de huttes primitives, faites de briques crues et de branchages – tel le site le plus ancien de Skorba à Malte. Leur poterie permet de reconnaître l'origine de cette population ; elle est en effet très proche de celle de la culture de Stentinello-Molfetta, répandue en Italie du Sud et en Sicile, issue elle-même d'une culture proche-orientale.

Au début du IV^e millénaire, cette culture locale fut revivifiée par une autre immigration venue, elle aussi, de Sicile : elle apporta de nouvelles formes et, surtout, des sépultures creusées dans le sol rocheux, chambres ovales ou à plan tréflé auxquelles on accédait par un puits vertical – voir le site de Xemxija à Malte. Au III^e millénaire, ce même plan devint celui d'immenses temples mégalithiques. Les plus anciens d'entre eux étaient en pierres sèches recouvertes de crépi ; les plus récents furent construits avec des dalles taillées et parfaitement appareillées. La civilisation préhistorique maltaise atteignit là son sommet, et l'on a pu ainsi parler du « temps des temples » à Malte comme l'on parle du « temps des cathédrales » pour une partie de l'Europe médiévale.

Au milieu du III^e millénaire, de nouveaux migrants, venus aussi d'Asie Mineure via la Sicile, entraînent l'abandon et la ruine de ces temples dont certains furent cependant réoccupés ou transformés en cimetières pour urnes funéraires. Au milieu du II^e millénaire, une nouvelle vague d'immigration, provenant encore de Sicile, toucha Malte. Cette population aux mœurs plus belliqueuses se fortifia dans des villages situés sur des escarpements.

Des Phéniciens aux Romains

Aux alentours de 900 avant J.-C., les Phéniciens, devenus les maîtres du commerce méditerranéen, installèrent à Malte des comptoirs importants. On devait y parler le phénicien puisqu'on y a découvert le cippe – emporté par Bonaparte en 1798, il est aujourd'hui au musée du Louvre – portant une inscription bilingue qui a permis de déchiffrer cette langue. Les cultes phéniciens, tel celui de Melqart, furent alors implantés à Malte et certains vieux sanctuaires préhistoriques furent revivifiés par des cultes féminins, comme celui d'Astarté. Après la soumission de la Phénicie par l'Assyrie, ce fut sa colonie de Carthage qui s'installa dans l'île et qui en resta maîtresse jusqu'en 218 avant J.-C., date à laquelle Rome s'en empara et en confia le gouvernement à un procureur. Cicéron vante la qualité des produits de Malte et la richesse de ses temples qui attira la cupidité de Verrès. Des villas furent construites, telle celle de Rabat, des bains et des piscines édifiés près des sources les plus importantes – bains de Ghajn Tuffieha, grotte-piscine de Ta Baldu – des nécropoles entourèrent la ville principale située sur un éperon au centre de l'île. Citta Vecchia, aujourd'hui Mdina, était une ville plus importante que celle qui est enfermée dans ses remparts actuels. Elle couvrait environ la moitié de Rabat, jusqu'à l'église Saint-Paul. Au-delà s'étendait la nécropole – les catacombes actuelles – et, plus loin, l'hypogée de Bingemma.

Entre christianisme et islam

Une tradition veut que Malte fût le lieu où l'apôtre Paul fit naufrage en se rendant à Rome. Recueilli « avec une humanité peu banale » – Actes des Apôtres, XXVIII, 1-10 – le saint guérit le père du personnage le plus important de l'île, Publius, qui se convertit et devint le premier évêque de Malte. Notons que ce culte paulinien aura une résonance tardive : l'apôtre, en effet, lors de son naufrage, avait été mordu par une vipère sans en ressentir le moindre malaise ; aussi, la terre de la grotte que la tradition désignait comme son lieu d'ermitage passa pour protéger contre les venins et poisons et elle fut vendue par le monde entier, afin d'être mêlée à la glaise servant à fabriquer toutes sortes de récipients.

À la fin de l'Empire romain, Malte connut le sort des pays riverains de la Méditerranée ; passant aux mains des envahisseurs barbares successifs, elle fut reconquise en 533 par Byzance. Tant que dura la puissance de cette dernière en Méditerranée centrale, l'île en fut une importante base navale, et son église rattachée au patriarcat de Constantinople. L'irruption musulmane en Afrique changea les données. En 870, l'archipel fut conquis par Muhammad ibn Khadafcha pour le compte de la dynastie d'Ifrîqiya. Le christianisme fut éradiqué, la langue et les mœurs arabes s'imposèrent. Les Arabes se protégèrent en fortifiant les anciennes villas romaines ou l'ancienne capitale, devenue Mdina.

Aux alentours de l'an mille, l'unité arabe vola en éclats et apparurent alors en Occident les premières monarchies nationales qui s'affirmaient sur l'idée de reconquête chrétienne des terres occupées par les musulmans. Le Normand Roger de Hauteville (1031-1101) conquiert alors la Calabre, la Sicile et en 1090, Malte. L'expulsion des Arabes priva les Maltais d'un grand nombre de leurs artisans, notamment de maçons. Ce fut ainsi que le renouveau chrétien, avant de pouvoir se manifester dans les églises d'humbles proportions encore visibles dans la campagne, dut

longtemps s'abriter dans les grottes naturelles ou les catacombes de l'époque romaine.

Peu à peu, pourtant, la vie se réorganisa. Malte, désormais, eut son sort lié à celui de la Sicile. Les Hohenstaufen, les Angevins et les Aragonais la possédèrent. En 1427, une révolte contre la dureté des gouverneurs conduisit Alphonse V le Magnanime à garantir les droits du peuple maltais, obligation à laquelle durent désormais se soumettre tous les princes à leur avènement.

Des chevaliers de Saint-Jean...

Le destin de Malte bascula au XVI^e siècle. En 1522, après une héroïque résistance, les Hospitaliers furent chassés de Rhodes par Soliman le Magnifique qui leur accorda les honneurs de la guerre. La vieille milice de moines-chevaliers, créée au XI^e siècle pour accueillir les pèlerins et soigner les malades sans distinction de race ou de religion, se trouvait une nouvelle fois sans chef-lieu, comme après Jérusalem, Acre ou Chypre. Charles Quint proposa alors l'archipel maltais comme nouvelle base de l'Ordre au grand maître Philippe Villiers de l'Isle-Adam. La cession fut signée en 1530, l'Ordre s'engageant à faire annuellement l'hommage féodal d'un faucon.

Les chevaliers ne s'installèrent pas dans la capitale de l'île qu'ils laissèrent à la vieille noblesse, mais au milieu du Grand Port, sur un éperon vaguement fortifié, Birgù. Leurs débuts ne furent pas fameux : échec de leur flotte devant Alger en 1541 ; impossibilité d'empêcher la déportation des habitants de Gozo, l'autre île de l'archipel, par les barbaresques en 1551 ; défaite encore devant Djerba en 1560. Enfin, le 19 mai 1565, cent trente-huit galères turques débarquaient trente-huit mille hommes et cinquante canons. Le Grand Siège, sous les ordres de Piyale Pasha et de Darghût Ra'is, dura jusqu'au 8 septembre : trente mille Turcs périrent ainsi que neuf mille Maltais et deux cent dix-neuf chevaliers. Ceci marqua l'arrêt décisif de l'expansion ottomane en mer et permit à l'Ordre d'en sortir grandi : il devint la « religion de Malte », appelée le « boulevard de la chrétienté ». L'île fut alors le centre vers lequel se tournaient les regards de la noblesse européenne.

L'Ordre, sous la férule de son nouveau grand maître, Jean de la Valette, organisa la défense de l'île ; une ville neuve surgit, sur une presqu'île, entre le Grand Port et Marsamxett. Les chevaliers l'édifièrent en cinq ans et l'entourèrent d'un impressionnant système de fossés et de remparts. La Valette devint la capitale de l'Ordre, siège du Couvent et des organes essentiels : le Grand Maître, le Sacré Conseil, l'Infirmierie Sacrée et les auberges des huit langues – trois françaises, deux ibériques, une italienne, une allemande, une anglaise. Durant deux siècles, artistes et architectes, venus principalement de Rome ou de Naples, s'attachèrent à faire de cette ville un joyau du maniérisme et du baroque : Cassar construisit les édifices publics, leur conférant un caractère de majesté et de simplicité qui seyait à un ordre religieux et militaire ; Preti, le Calabrais, décora l'église conventuelle des épisodes de la vie du Baptiste, saint patron de l'Ordre ; le Caravage, sans qu'il pût cacher le tumulte de sa vie sous l'habit de chevalier, y peignit quatre tableaux dont la magistrale décollation du Baptiste, seule œuvre qu'il ait signée ; Favray introduisit le style versaillais, donnant aux Grands Maîtres du XVIII^e siècle une apparence monarchique dont ces princes rêvaient. Il y découvrit l'orientalisme dont il fut un précurseur.

Officiellement, l'Ordre avait la charge de la police maritime, surtout contre les pirates barbaresques. Mais les Grands Maîtres comprirent que la Méditerranée était redevenue une importante zone d'échanges économiques ; et ce fut là la seconde chance que les Hospitaliers offrirent à Malte en insérant l'île dans le vaste circuit commercial entre les deux bassins de la Méditerranée. Dès la fin du XVII^e siècle, l'enrichissement des Maltais était évident : un important essor démographique – dans les années 1780, Malte et Gozo comptent plus de 100 000 habitants – de nombreuses constructions, un art de vivre nouveau étaient autant de signes prouvant l'émergence d'une bourgeoisie aux liens économiques et familiaux étroits avec la Provence, la

Catalogne, les Deux-Siciles ou le Levant. L'archipel devint une halte obligatoire pour les voyageurs qui venaient visiter l'Italie et la Sicile ou se rendaient à Constantinople.

... aux troubles liés à la Révolution française

Mais, en dépit de cela, il était clair que les Maltais n'acceptaient une puissance tutélaire que pour les avantages qu'ils en tiraient. Or, à partir des années 1780, l'Ordre entra en turbulence. Les oppositions, d'abord intestines, puis contre le roi de Naples, son suzerain, et contre le pape, son supérieur, se transformèrent en cauchemar dès les débuts de la Révolution française. Ruiné par la nationalisation de ses biens français qui assuraient la moitié de ses revenus, l'Ordre fut contraint, aux termes de la convention de 1530, de suivre Naples dans son hostilité contre la France et il signa l'arrêt de mort du commerce maltais pour lequel Marseille était le principal interlocuteur. Aussi lorsque, le 10 juin 1798, les diverses escadres destinées à l'Égypte se retrouvèrent devant l'archipel, barrant son horizon de plus de trois cents voiles, la bourgeoisie commerçante de La Valette – avec l'accord objectif de la vieille aristocratie municipale de Mdina – fit savoir au dernier Grand Maître, l'Allemand Hompesch, que les chevaliers ne trouveraient aucun appui dans la population et que, pire, elle était prête à négocier directement avec Bonaparte. Hompesch, s'estimant trahi par ses sujets et assurément convaincu de l'inanité de ses efforts, accepta, mais sans la ratifier, la convention par laquelle l'Ordre abandonnait Malte et ses dépendances à la République française.

Bonaparte resta cinq jours à Malte, signant un nombre prodigieux d'ordres qui réorganisaient totalement Malte sur le schéma de la Constitution française de l'an III. Un gouvernement local fut organisé à côté d'un commissaire du Directoire ; la noblesse et la féodalité étaient abolies, les lois françaises introduites et l'Église réorganisée. Dans ce dernier cas, à Malte comme en Italie, Bonaparte privilégia le clergé séculier au détriment des réguliers dont le nombre de couvents fut réduit à un par ordre.

Ce fut l'application de cette décision qui servit, le 2 septembre 1798, de prétexte à un soulèvement de Mdina et des villages de la campagne contre les Français. Le général Vaubois, qui commandait la garnison, se laissa enfermer dans La Valette, espérant avoir les insurgés à l'usure ; mais ceux-ci en appelèrent à Naples et à ses alliés anglais. Nelson entreprit alors le blocus de l'île, cédant bientôt la direction des opérations à son adjoint Alexander Ball – lequel, proche de la City, avait compris l'intérêt économique de Malte. Ce fut pourquoi, souvent contre les ordres de Londres, Ball organisa à Malte un véritable parti pro-anglais. Le 5 septembre 1800, le général Vaubois et l'amiral Villeneuve, réduits par la famine, durent signer la capitulation de la garnison française. Bonaparte, qui avait compris son erreur d'avoir chassé de l'île l'Ordre de Malte alors que celui-ci était un allié traditionnel de la France essaya de la récupérer en y réinstallant les chevaliers. Mais alors que, dans le cadre de la paix d'Amiens de 1802, il croyait avoir berné les Anglais en leur faisant accepter le retour de l'Ordre, ces derniers refusèrent de quitter l'île, ce qui déclencha la réouverture des hostilités entre les deux pays.

La présence britannique et l'indépendance

Aux traités de Paris de 1814 et de Vienne en 1815, Malte fut officiellement donnée à la Grande-Bretagne ; au congrès de Vérone de 1822, l'ordre de Saint-Jean renonça définitivement à toute prétention.

Dans les vingt ans qui suivirent, tout ce qui pouvait subsister des institutions maltaises disparut ; la colonisation fut effective, les Anglais s'appuyant sur la classe des négociants qui bénéficia de la situation de Malte en Méditerranée, grâce à la navigation à vapeur et à l'ouverture du canal de

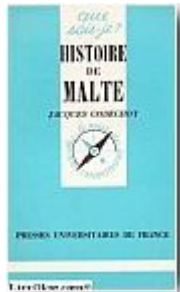
Suez. Les Anglais développèrent de nombreuses constructions, conférant ainsi à l'île une spécificité singulière, la vieille ferme arabe côtoyant le palais sicilo-normand et l'église, ou le palais baroque faisant face au néogothique romantique. La seule unité réside dans la pierre blonde et chaude qui sait prendre la couleur de la lumière et se patine vite, fondant dans une apparence de même noble ancienneté des styles si différents.

Lors du second conflit mondial, Malte connut, de 1940 à 1942, les misères et les souffrances des bombardements : mille six cents morts et vingt-cinq mille maisons détruites ou endommagées au cours de quelque trois mille alertes. Après la guerre, décorée de la George Cross, elle se vit dotée en 1947 d'une nouvelle constitution : gouvernement autonome et chambre unique. Le 21 septembre 1964, Malte était indépendante et, le 13 décembre 1974, elle devenait république, rompant tous ses liens avec la couronne britannique, sans pour autant quitter le Commonwealth.

Janvier 1999

Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

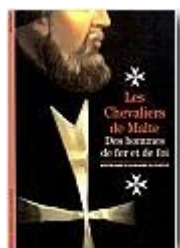
Bibliographie



Histoire de Malte
Jacques Godechot
Presses Universitaires de France, Paris, 2000



Les chevaliers de Malte
Armel de Wismes
France-Empire, Paris, 1998



Les chevaliers de Malte. Des hommes de fer et de foi.
Bertrand Galimard Flavigny
Découvertes
Gallimard, Paris, 1998



Malte
Alain Blondy
Guides Arthaud
Arthaud, Paris, 1997



Malte
Bertrand Galimard-Flavigny et Shirley J. Johnston
Citadelles & Mazenod, Paris, 2001



L'ordre de Malte au XVIIIe siècle. Des dernières splendeurs à la ruine
Alain Blondy
Bibliothèque d'histoire de la Méditerranée
Éditions Bouchène, Paris, 2002